

Pierre
DUMOULIN

*Préface du
Cardinal VANHOYE*



Luc

l'évangile
de la

joie

EdB

L'Évangile est source de joie, saint Luc nous le rappelle de page en page. Avec enthousiasme, beaucoup d'érudition, et dans une grande simplicité, cet ouvrage explore les principaux thèmes de Luc qui sont ceux de la Nouvelle Évangélisation pour le Troisième Millénaire. Des perspectives nouvelles s'ouvrent : l'Évangile est annoncé aux pauvres, la vie dans l'Esprit nous est offerte, la louange, la miséricorde, la mission sont déjà ébauchées. À la suite de Marie, de Zachée ou du bon Larron, nous sommes conviés à entrer aujourd'hui dans le Royaume qui nous ouvre ses portes. Comme les disciples d'Emmaüs, il s'agit désormais de cheminer avec le Ressuscité sur les routes de l'Esprit.

Avec la fougue d'un missionnaire, le père Pierre Dumoulin nous fait plonger au cœur de l'évangile de la joie. Une découverte !



Le père Pierre Dumoulin est prêtre Fidei donum dans les pays de l'ancienne URSS depuis vingt ans. Il a participé à la fondation de séminaires au Kazakhstan et en Russie et d'une université en Géorgie. Membre de la fraternité de Roc-Estello (Var), docteur en théologie et diplômé de l'Institut biblique (à Rome), il enseigne actuellement à l'Institut Catholique de la Méditerranée, à l'université Saba de Tbilissi, au séminaire Saint-Luc d'Aix-en-Provence et à celui de Karaganda (Kazakhstan).

Ouvrages du même auteur aux Editions des Béatitudes :

Hildegarde de Bingen, Prophète et Docteur pour le troisième millénaire, 2012.

Une souffrance féconde, de Job à Jean-Paul II, 2011.

La Messe expliquée pour tous, 2008.

Qu'est-ce que l'âme ? 2007.

Un art de vivre, la Sagesse de Salomon, 2005.

L'heure de Jésus, St Jean (13-21), 2003.

L'évangile des signes, St Jean (1-12), 2002.

L'Apocalypse, l'unique combat, 1998.

Source de vie – Les sacrements, 1997 (épuisé *).

* Disponible en livre numérique à télécharger sur notre site internet :
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-700-5

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, octobre 2013

Conception de la couverture : Maud Warg

Illustration de la couverture : Mariotto Albertinelli, Visitation,
1503, huile sur bois, 232 x 146 cm, Galleria degli Uffizi Florence

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

offre.

L'esprit de partage se manifeste dans la tendresse pour les petits, la générosité, le détachement, la préférence pour les pauvres, les abandonnés, les marginaux. Jésus a pour eux une prédilection qu'il veut transmettre à ses disciples (cf. 14, 12-14).

Le pardon de Dieu exige des hommes une miséricorde et une délicatesse envers tous, qui rendent ainsi le croyant conforme à l'image de Dieu, dans ses relations avec ses frères (voir surtout le chapitre 15 et les trois paraboles de la miséricorde).

La patience ou persévérance, dont parle souvent l'évangile, consiste non seulement à supporter et à offrir toutes les persécutions et les souffrances, mais aussi à tenir bon dans la foi et l'amour, jusqu'au bout, jusqu'au martyre si nécessaire.

Le centre du discours apocalyptique (21, 5-37) est constitué par cet avertissement : « *C'est par votre constance que vous obtiendrez la vie.* » (21, 19 ; cf. 12, 40 ; 21, 34-36) Ces trois vertus, passives en apparence, supposent une grande détermination de l'âme, elles identifient les disciples au Christ en sa Passion.

c. Esprit Saint – Prière – Mission – Église

– **L'Esprit** : Luc utilise le mot « *esprit* » plus que tous les autres évangiles (36 fois dont 20 comme « *Esprit Saint* », pour 19 fois chez Matthieu, 23 chez Marc, 24 chez Jean ; mais chez Matthieu et Marc, il s'agit le plus souvent d'esprits impurs). Dans les Actes des Apôtres, l'Esprit Saint est mentionné 70 fois !

L'Esprit, déjà présent dans l'Ancien Testament et dans les textes de Qumran, y est généralement regardé comme « quelque chose » venant de Dieu, davantage que « quelqu'un » envoyé par Lui. Chez Luc, au contraire, le mot « *Esprit* » désigne une

Personne divine inséparable du Père et du Fils. Il est présent de l'Annonciation (2, 35) à l'Ascension (24, 51) et suscite la jubilation de ceux qui le reçoivent et en qui il agit. Dans les Actes, son action prolonge celle du Christ : la Pentecôte est une sorte d'Incarnation de Dieu dans son Église, Corps du Christ, par l'Esprit.

Dès le début de l'Évangile, le Verbe s'incarnant par l'action de l'Esprit Saint, le rôle de ce dernier est mis en évidence : il fait entrer la Parole éternelle dans l'histoire des hommes. C'est donc lui, ensuite, qui suscite le témoignage des disciples et lui fait prendre chair **dans l'Église**. Envoyés en **mission**, les Apôtres sont, grâce à la Pentecôte, « *serviteurs de la Parole* » (Lc 1, 2 et Ac 6, 2) et « *témoins de Jésus* » (Ac 1, 8) : par eux, l'Esprit réalise la présence du Sauveur au sein de la communauté et prolonge le mystère de l'Incarnation. Hérauts de la Parole, les Disciples de Jésus sont par conséquent les successeurs des Prophètes.

L'Esprit n'est donc pas un étranger qui fait irruption de temps en temps dans le monde, il y est présent en permanence : celui qui a parlé par les prophètes guide aujourd'hui l'Histoire, aussi bien dans l'Évangile que dans les Actes. Dès avant Pâques, en effet, Jésus a un lien spécial avec l'Esprit, que les Apôtres ne peuvent connaître sans une révélation spéciale (3, 22) ; après l'Ascension, l'envoi de l'Esprit à la Pentecôte est le fruit de la glorification du Christ. Cependant, le don de l'Esprit à tous les croyants n'empêche pas des expériences prophétiques individuelles. Car l'Esprit étant, comme le Christ, une Personne, il agit au cœur des personnes dans une relation unique et propre à chacun. Libre et indépendante des hommes, son effusion sur les nouveaux fidèles (Ac 10, 44-47 ; 15, 8) ou pour l'accomplissement d'une mission particulière (Ac 6, 6) est malgré tout liée aux Apôtres (Ac 8, 15-18) et à la prière de

l'Église rassemblée pour l'invoquer (Ac 13, 3 ; 14, 26 ; 15, 40). C'est ainsi qu'il construit l'Église, donnant à chacun les charismes nécessaires au bien de tous.

– **L'Église** : au long de l'évangile, une communauté se dessine, en cercles concentriques autour de Jésus : les douze Apôtres, les soixante-douze Disciples et la foule. Dans les Actes, les Églises qui se constituent après la dispersion des croyants sont des assemblées locales, mais au-delà des diversités, il n'y a qu'une seule Église (Ac 15, 22), peuple nouveau rassemblé en un seul corps et animé par l'Esprit, à tel point que les Apôtres peuvent affirmer : « *L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé.* » (Ac 15, 28) L'accueil des missionnaires est le signe de l'appartenance à cette unique famille (cf. 9, 48 ; 10, 16). Le témoignage au milieu des persécutions provient d'un don spécial de l'Esprit qui, par la force accordée aux martyrs, ancre la Foi de l'Église sur une base plus qu'humaine (12, 11-12).

– **La prière** de Jésus est donnée en modèle : on le voit souvent recueilli (5, 16). Dans tous les moments importants, Jésus prie : lorsqu'il reçoit l'Esprit au Baptême (4, 21) ou lors de la Transfiguration (9, 28-29), lors du choix des Douze (6, 12) ou bien encore tout au long de la Passion. Il invite les Apôtres à demander l'Esprit Saint (11, 13) et, à plusieurs reprises, les exhorte à prier. Au dernier verset de l'évangile, les Apôtres, rassemblés dans le Temple, louent encore Dieu dans l'attente de l'Esprit.

Ces trois réalités : Esprit, Église et prière, sont inséparables pour assurer **la mission** universelle qui doit prolonger l'œuvre de Jésus sur la terre.

d. L'aujourd'hui de l'Histoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'avait fait qu'annoncer.

3. Qui est Jésus ?

Par le récit de l'Enfance, Luc répond à la question de Théophile, son lecteur (dont le nom signifie « l'ami de Dieu », c'est-à-dire chacun de nous) : « **Qui est Jésus ?** » L'exposition des premiers événements est, en réalité, une véritable confession de foi de l'auteur à travers l'histoire de la naissance de celui qu'il reconnaît comme son Seigneur.

Dans ces récits, Luc attribue à Jésus une série impressionnante de titres divins. Il est appelé « *Soleil d'en haut qui vient nous visiter* » (1, 78) par Zacharie, Gabriel dit qu'on le nommera « *Fils du Très-Haut* » et « *Fils de Dieu* », et que « *son règne n'aura pas de fin* ». S'adressant aux Bergers, les anges lui donnent le titre de « *Sauveur* » et de « *Christ-Seigneur* », Siméon le désigne comme « *Lumière pour éclairer les nations et gloire d'Israël* » (2, 32). Luc veut ainsi partager avec ses lecteurs sa conviction que ce Jésus est bien le Fils éternel de Dieu, celui qui était attendu en Israël et qui vient sauver toutes les nations. L'Enfance se termine par le rappel que, malgré sa réelle humanité, Jésus n'est vraiment chez lui que « *dans la maison de son Père* » (2, 49).

4. Une invitation à croire et à suivre

La présentation du « **disciple authentique** », qui se précisera au long de l'évangile, est ébauchée par la figure de **Marie**. Luc est l'évangéliste qui donne le plus d'informations sur la Mère de Jésus et sur son chemin spirituel. Sa réponse à l'Annonciation : « *Voici la servante du Seigneur, qu'il soit fait de moi selon ta parole* », est une invitation faite au lecteur à entrer dans cette confession de foi, à la faire sienne et à y soumettre toute sa vie. Dès les premières pages de l'évangile, cependant, avec la

divinité de Jésus et sa destinée extraordinaire, la Croix se profile déjà à l'horizon : la prophétie de Siméon, lors de la Présentation au Temple, quarante jours après la Nativité, l'annonce et le Recouvrement au Temple, lorsque Jésus a douze ans, la préfigure.

Dès la Présentation, en effet, le drame qui se prépare est annoncé : « *un glaive transpercera le cœur* » de Marie « *pour dévoiler les pensées* » des hommes, lui prophétise le vieillard Siméon (2, 35) : il voit d'avance la fidélité de la Vierge-Mère, debout au pied de la Croix, lors de la Passion. Douze ans plus tard, Marie, ayant laissé son Enfant divin à Jérusalem, le cherche pendant trois jours. Son angoisse maternelle prépare celle qu'elle vivra entre le Vendredi saint et le Dimanche de Pâques.

Marie a été choisie pour réaliser le parfait exemple de la suite du Christ. Par sa foi, elle a répondu à l'annonce de l'Ange. Modèle de charité, elle s'est mise en route pour visiter sa cousine Élisabeth et partager la joie du salut qui l'habite. Par avance, elle a accepté dans la foi et l'espérance de souffrir avec son fils, lorsque Siméon lui a annoncé que celui-ci serait un signe de contradiction pour le monde. Et au fil des jours, elle a médité dans son cœur les paroles et les événements du Salut, pour les comprendre et les transmettre plus tard. Elle a donc parfaitement accompli la parole du Seigneur sur le disciple parfait :

« Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique. » (Lc 8, 21)

Le récit de l'enfance de Jésus nous conduit, nous aussi, à méditer sur le mystère de Jésus, Fils de Dieu venu dans le monde à la manière de tout homme. Ceux qui l'ont accueilli sont surtout les pauvres du peuple, les simples et les mendiants de la grâce. Marie en est le modèle. Sa joie devant les œuvres de salut

qu'elle voit s'accomplir en elle et dans l'Histoire, le bonheur de se faire disciple de son Fils vont de pair avec la souffrance et la difficulté humaine à comprendre le mystère. À son exemple, les disciples devront méditer dans leur cœur la Parole et les événements de leurs vies pour parcourir les chemins de l'Évangile à la suite de Jésus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reprend la salutation de l'Ange, qui n'est qu'un messager, ce sont donc les paroles de Dieu le Père :

« *Réjouis-toi, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi.* » La deuxième phrase est prononcée par Élisabeth remplie de l'Esprit Saint ; ce sont donc les paroles de l'Esprit : « *Tu es bénie entre toutes les femmes et le fruit de tes entrailles est béni.* » À cela, nous ajoutons le nom sauveur : « *Jésus* », et nous confessons avec toute l'Église que Jésus est vrai Dieu et vrai Homme, sans confusion ni séparation, et qu'ainsi, Marie peut être appelée « Mère de Dieu », ainsi que l'a affirmé en 431 le concile d'Éphèse. Elle est pour nous, « pécheurs » (ce qui veut dire qu'elle ne l'est pas), la « Porte » de la Trinité. Nous lui confions finalement les deux moments les plus importants de notre vie : « maintenant » et « l'heure de notre mort ».

Le Magnificat : une prière de louange. Nous avons ensuite la plus longue prière de Marie. Ces paroles de louange ne sont d'ailleurs plus les siennes, car ce cantique évangélique lui fut inspiré pour toutes les générations futures et peut-être la Vierge elle-même a-t-elle repris et adapté une prière plus ancienne. Le Magnificat est donc une école de prière offerte à l'Église par l'Esprit Saint, qu'il convient de détailler verset par verset. Il est la plus belle hymne de l'Histoire : si le silence du cœur est la source de la foi, la louange est son expression. La louange est un acte d'humilité, un devoir de la créature envers son Créateur, elle déborde du cœur habité par Dieu. Dans la bouche de Marie, à l'aurore de l'Évangile, un chant prophétique a jailli, annonçant le salut : la louange anticipait la grâce... Marie est la première à croire sans avoir vu.

e. Et nous ?

En faisant suivre immédiatement l'Annonciation de la Visitation et du Magnificat, Luc nous donne Marie comme

premier modèle des croyants. La Foi est d'abord écoute de la présence de Dieu, disponibilité joyeuse et enthousiaste à ses invitations. Elle est aussi mouvement, départ, dépossession de soi, mise en route. Et, en même temps, elle suppose d'avoir trouvé au fond de soi un ancrage : la présence de Dieu, permanente et rayonnante. La Foi est question lancinante à cette présence qui nous habite : « Que veux-tu que je fasse, Seigneur ? »

La Foi, invisible en soi, se traduit de deux manières : une certaine façon de parler aux autres, de les saluer, qui suscite l'Esprit en eux, et un service d'amour qui n'a pas besoin de mots. Cela suppose une relation à Dieu qui le fait goûter aux autres : « **Là où les saints passent, Dieu passe avec eux** », disait le Curé d'Ars.

« Le fruit du silence, c'est la prière ;

Le fruit de la prière, c'est la foi ;

Le fruit de la foi, c'est l'amour ;

Le fruit de l'amour, c'est le service ;

Le fruit du service, c'est la paix. »

(Bienheureuse Mère Teresa de Calcutta)

3. Croire, c'est se faire disciple

« Quand arriva le jour fixé par la loi de Moïse pour la purification, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur. Ils venaient aussi présenter en offrande le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes.

Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon. Poussé

par l'Esprit, Siméon vint au Temple. Les parents y entraient avec l'enfant Jésus pour accomplir les rites de la Loi qui le concernaient. Siméon prit l'enfant dans ses bras, et il bénit Dieu...

Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qu'on disait de lui. Siméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : **«Vois, ton fils qui est là provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division. Et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre.»**« (Luc 2, 22-28.33-35)

« Chaque année, les parents de Jésus allaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Quand il eut douze ans, ils firent le pèlerinage suivant la coutume. Comme ils s'en retournaient à la fin de la semaine, le jeune Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent. Pensant qu'il était avec leurs compagnons de route, ils firent une journée de chemin avant de le chercher parmi leurs parents et connaissances. Ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem en continuant à le chercher. C'est au bout de trois jours qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la Loi : il les écoutait et leur posait des questions, et tous ceux qui l'entendaient s'extasiaient sur son intelligence et sur ses réponses. En le voyant, ses parents furent stupéfaits, et sa mère lui dit : «Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois comme nous avons souffert en te cherchant, ton père et moi !» Il leur dit : «Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne le saviez-vous pas ? C'est chez mon Père que je dois être.» **Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.** Il descendit avec eux pour rentrer à Nazareth, et il leur était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Exalter et exulter

L'âme est faite pour exalter, l'esprit pour exulter. L'âme exalte quelqu'un qui est hors d'elle-même, elle reconnaît une Présence qui n'est pas elle. Elle chante alors la grandeur du Seigneur, elle « magnifie » Celui qu'elle admire. L'esprit, lui, exulte **en** Dieu, il est totalement en Lui, il participe de Dieu. Quand l'esprit adore, il est adoration, il ne sait pas qu'il adore, puisqu'il est l'adoration même. S'il sait qu'il adore, c'est qu'il n'adore plus, puisqu'il se contemple lui-même adorant. Thomas da Celano dit de François d'Assise : « François ne priait pas, il était la prière vivante⁸ » et Luc écrit de Jésus : « *Il demeurait la nuit dans la prière de Dieu.* » (6, 12)

Parce que l'esprit en l'homme participe de la vie même de Dieu, il peut entendre l'Esprit Saint : « *L'Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* » (Rm 8, 16) C'est là le but ultime de toute prière, selon Séraphim de Sarov : « Le but de la vie chrétienne, c'est l'acquisition de l'Esprit Saint. » C'est ce que vit Marie, comme l'Ange le lui a annoncé : « *L'Esprit Saint viendra sur toi.* » L'Esprit Saint habite en Marie et c'est pourquoi l'esprit de Marie exulte en Lui.

L'âme de Marie, qui *exalte*, reconnaît son Seigneur, son maître. Elle se sait servante, s'incline. Mais l'esprit, qui *exulte*, va plus loin, il reconnaît la divinité de celui en qui il demeure et il le confesse comme « *son Sauveur* ». Son Sauveur ? Une seule personne n'a pas été souillée par le péché, Marie, préservée pour engendrer le Christ. Sans péché, elle se sait pourtant sauvée par son fils et elle est la première à chanter ce salut. En hébreu, « *mon esprit exulte en Dieu mon sauveur* » est identique à « *mon esprit exulte en mon Jésus* ». Puisque Jésus signifie « *Dieu Sauveur*⁹... »

c. Bienheureux les humbles

« *Car il a incliné son regard vers la petitesse de sa servante.* »

L'humilité de la Servante

La traduction habituelle de ce verset, en français, est trompeuse : « *Il s'est penché sur son humble servante* »... comme si Marie pouvait proclamer : « Je suis humble » ! Non, Marie s'émerveille que le Très-Haut ait regardé sa petitesse, son *humblesse*, comme dit l'ancien français.

Humilité, dans les langues latines, dérive de la racine *humus*, la terre. Être humble, c'est se reconnaître tiré de la terre, rien de plus, rien de moins non plus. Le récit des origines le dit :

« *Alors, le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière du sol.* » (Gn 2, 7)

Le Seigneur le rappelle à Adam après la faute :

« *Tu es poussière et tu retourneras à la poussière.* » (Gn 3, 19)

Les prêtres proclament ces versets à tous les fidèles, chaque année, lors de la célébration du Mercredi des Cendres. Marie reconnaît ce qu'elle est, devant Dieu, elle se voit telle qu'elle est vue de Dieu. Saint Louis-Marie Grignion de Montfort dit :

« J'avoue, avec toute l'Église, que Marie n'étant qu'une pure créature sortie des mains du Très-Haut, comparée à sa Majesté infinie, est moindre qu'un atome, ou plutôt n'est rien du tout, puisque lui seul est "*Celui qui est*"¹⁰. »

Seulement, Marie le savait, elle ! C'est ce qui change tout par rapport au reste des hommes, c'est ce qui fait sa grandeur, car, sachant qu'elle n'est rien, elle se rend totalement disponible, donc capable de servir, honorée de pouvoir servir... « *Voici la*

servante du Seigneur. »

Le regard de Dieu

Marie reconnaît qu'elle n'est qu'une petite chose tirée de la terre, basse, insignifiante, un « rien ». Elle s'émerveille que Dieu ait dirigé son attention vers elle et admire cette condescendance. Elle se laisse regarder et plonge son regard dans les yeux qui la regardent... Incroyable audace de l'amour. Cet échange de regards laisse entrevoir le mystère d'intimité de la Vierge avec Dieu, mystère de limpidité aussi : la virginité du corps de Marie n'est que le symbole et l'expression de la pureté de son âme, transparente comme un diamant, parce que totalement libre d'elle-même, humble.

Se laisser regarder par Dieu, n'est-ce pas le sens de la prière ? Non pas tant regarder « Dieu que nul œil ne peut voir », mais se laisser regarder par Lui pour découvrir, dans ce regard, l'infinie tendresse tendue vers l'homme. L'homme n'existe, il n'est que parce que Dieu le regarde sans cesse avec amour. Les chrétiens d'Orient disent que l'on prie devant une icône, non pas en la regardant, mais en se laissant regarder par elle... En Occident, on prie devant le Saint-Sacrement non pas pour admirer une hostie, mais en retrouvant en soi l'enfant qui est capable de se laisser regarder et illuminer par Dieu, présent sous l'apparence du pain consacré : « Je l'avise et il m'avise », disait au Curé d'Ars un vieux paysan en adoration... Marie la Servante est totalement consciente de la présence de Dieu, son Seigneur, elle plonge ses yeux dans son regard de Miséricorde :

« Comme les yeux des esclaves vers la main de leur maître, comme les yeux de la servante... ainsi nos yeux vers le Seigneur notre Dieu attendent sa miséricorde... » (Ps 123, 2)

d. La béatitude de Marie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faim de l'essentiel, avec tant de « richesses » ?

Dieu *renvoie les riches vides*, dit le texte original. Il les renvoie dans l'inutile qui les accapare. Les richesses sur lesquelles se basent nos vies ne sont pas seulement financières.

Nous sommes riches de l'idée de nous-mêmes, de compliments, de diplômes et de connaissances, fiers de nos talents, de notre spiritualité, de tout ce que nous avons reçu, mais dépendants, aveuglés, englués... possédés par ce que nous croyons posséder. « *Votre richesse est pourrie !* », s'écrie saint Jacques (Jc 5, 2). Et l'Apocalypse lui fait écho :

« *Tu t'imagines : me voilà riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien ; mais tu ne le vois donc pas : c'est toi qui es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu.* » (Ap 3, 16-17)

La richesse dont parle Marie étouffe la vie intérieure, empêche l'âme de vivre :

« *Ils ont entendu, mais en cours de route, les soucis, la richesse et les plaisirs de la vie les étouffent.* » (8, 14)

h. Serviteurs et fils... À jamais

« *Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, selon ce qu'il avait annoncé à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa descendance à jamais.* »

La dimension universelle de la louange

La louange de Marie a une dimension universelle, dans le temps et dans l'espace. Dans le temps, parce qu'elle remonte à Abraham et aux « Pères », et qu'elle s'étend jusqu'à la fin des temps : « *à jamais !* » Elle a déjà chanté que la miséricorde « *s'étend de génération en génération* » et perçu que « *toutes les générations la diraient bienheureuse* ». Au terme de son cantique, elle embrasse d'un seul coup l'histoire du Salut, des

origines jusqu'à la fin du monde. Sa louange s'élargit aussi à la dimension de l'humanité, répandue sur la surface de la terre : tous les humbles, tous les affamés et, finalement, tout l'Israël de Dieu, source de bénédiction universelle, selon la promesse faite à Abraham :

« Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom... par toi se béniront tous les peuples de la terre. »
(Gn 12, 2-3)

Lorsque Marie rappelle *« la promesse faite à nos Pères en faveur d'Abraham »*, elle évoque cette dimension universelle du Salut.

La mémoire et la prophétie

Marie rend grâce par avance pour ce qui va advenir dans l'histoire, car elle sait qu'en Dieu, tout est déjà accompli :

« Bienheureuse celle qui a cru qu'il y aurait un accomplissement pour les paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. » (1, 45) Ce Salut qui n'est pas encore visible dans l'histoire des hommes, Marie le chante comme déjà réalisé. Elle affirme l'accomplissement des prophéties passées, *« l'annonce faite à nos pères »*. Par la conception virginale, Dieu se souvient de sa miséricorde : cela ne signifie pas qu'il soit parfois amnésique, mais qu'en cet instant, il fait mémoire de son alliance. Or, le mémorial, dans l'esprit sémitique, est bien plus que le souvenir. Faire mémoire signifie rendre présent un événement passé, y communier. La Pâque juive est un mémorial : le juif pieux de toutes les époques célèbre le jour où Dieu le sauve, lui, par la traversée de la mer Rouge. Quand un croyant fait mémoire de la promesse faite aux Pères, il devient contemporain de ceux qui l'entendirent.

La Messe, mémorial de la Passion, s'inscrit dans cette ligne :

« Faisant ici mémoire de la mort et de la Résurrection de ton Fils » (Ile prière eucharistique), le chrétien se rend contemporain de Jésus offrant son sacrifice sur le Calvaire. Plus encore, le temps étant aboli, le chrétien est déjà uni à la venue du Christ dans la gloire. C'est le « mystère de la Foi », l'anamnèse (mémorial) que chantent les fidèles, en réponse à la consécration. De même, lorsque l'Écriture dit que Dieu « se souvient », elle déclare qu'il abolit toute distance entre le moment présent et la promesse faite jadis. Paul dit que « *dans le Christ, tous les hommes revivent* » (1 Co 15, 22), car en s'incarnant, le Verbe « fait mémoire » de tous ceux qui ont attendu et préparé sa venue. Or, quand Dieu se souvient, il fait vivre. Marie le chante : « *Il relève Israël, son serviteur.* » Relever et ressusciter, c'est tout un. Par l'Incarnation du Verbe, tous les serviteurs de Dieu retrouvent vie.

De même que la foi permet à Marie de contempler ce qui n'est pas encore manifesté, le mémorial rend contemporain de ce qui est déjà advenu. Ainsi, lorsque, dans le sein de Marie, le Verbe se fait chair, Passé, Présent et Avenir sont réunis en un seul instant, éternel, car Dieu est l'éternel présent : « *Tu es mon Fils, Moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.* » (3, 22) Paul dit : « *Quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son fils, né d'une femme.* » (Ga 4, 4) Cette femme, c'est Marie, mystérieusement associée par son Fils à cette plénitude du temps.

Exultant sous l'action de l'Esprit Saint, Marie se dévoile vraiment Mère de Dieu. Dans le mystère du Christ qu'elle porte en elle, elle assume l'attente d'Israël et de toutes les générations de pauvres, depuis la création du monde jusqu'à l'accomplissement définitif du Salut : « *en faveur d'Abraham et de sa descendance... à jamais* ».

4. Cf. Jean CARMIGNAC, *Le Magnificat et le Benedictus en hébreu ?*, Éd. de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux. » (12, 33)

Car les biens sont source d'une inquiétude que Jésus dénonce (12, 22-30), ils sont la recherche d'une « garantie » mensongère :

« Je dirai à mon âme : Mon âme, tu as quantité de biens en réserve pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, fais la fête. Mais Dieu lui dit : Insensé ! » (12, 19-20.)

Les richesses constituent pour l'homme qui n'a pas la foi une « assurance tous risques », mais c'est oublier l'éternité :

« Attention, gardez-vous de toute cupidité, car, au sein même de l'abondance, la vie d'un homme n'est pas assurée par ses biens. » (12, 15)

Car, sur terre, l'homme ne peut jamais se croire en sécurité : il n'a d'autre vraie richesse que sa confiance en Dieu et l'amour qu'il lui manifeste à travers ses frères, cela seul restera au dernier jour. S'il thésaurise, c'est qu'il ne croit pas en Dieu ; il se coupe de ses frères, accroché à un instinct de conservation qui le rend hermétique à l'amour. À travers les biens temporels et passagers, c'est donc le cœur qui est éduqué pour l'éternité : *« Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (12, 34)*, dit Jésus en conclusion d'un long passage sur le détachement. Lui-même en a donné l'exemple lors de la controverse sur l'impôt dû à César : s'il dit aux pharisiens :

« Montrez-moi un denier » (20, 24), c'est que lui-même n'en possède pas ! Le dernier exemple qu'il laisse à ses disciples avant sa Passion est celui de la pauvre veuve qui jette dans le trésor *« tout ce qu'elle a pour vivre »*, ce qu'on pourrait aussi traduire : *« toute sa vie » (21, 1-4)*. La trahison de Judas, à l'opposé, est motivée par une question d'argent (22, 5).

3. Jésus et les pécheurs

La pauvreté n'est pas seulement matérielle. Le grand scandale de l'évangile de Luc, c'est que Jésus accueille les pécheurs, qu'il se compromet avec des publicains et des femmes de mauvaise vie. « Un véritable prophète ne devrait-il pas fréquenter des observateurs fidèles de la Loi ? », murmurent les Docteurs de la Loi en ignorant les Écritures. « Si Dieu aime aussi les pécheurs, à quoi bon observer ses commandements ? », pensent ceux qui ne les accomplissent pas par amour, mais par devoir. Cependant, **Jésus est le bon Berger** qui va chercher la brebis perdue, Dieu est le Père qui attend son enfant pécheur et le reçoit avec joie (15, 20-24). Il invite dans le groupe de ses apôtres Matthieu, un collecteur d'impôts, groupe social pour qui le peuple n'avait pas de sympathie, car les publicains collaboraient avec l'occupant romain et étaient souvent corrompus. Jésus va même visiter ce disciple compromettant dans sa maison et mange à la table des pécheurs. Aux reproches des Pharisiens, il répond que « *ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades* ». Car le Fils de Dieu n'est « *pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent* » (5, 27-32).

L'étude des textes propres à Luc souligne cette particularité. **La parabole du pharisien et du publicain** l'illustre (Lc 18, 9-14). Tous les deux prient dans le Temple. Le pharisien se vante devant Dieu de son jeûne, de sa générosité et du fait qu'il n'est pas comme les autres, tous pécheurs. Le publicain, lui, se frappe la poitrine et s'humilie devant son Seigneur. C'est ce dernier qui sera justifié devant Dieu et non le premier. Jésus ne loue pas les péchés du publicain ni ne condamne les bonnes œuvres du Pharisien ! Il enseigne que c'est l'amour qui compte et qu'il est nécessaire de prendre conscience de son propre péché pour

ouvrir son cœur à l'amour de Dieu. Le publicain recherche Dieu en vérité et attend tout de lui, alors que le Pharisien est plein de lui-même. Il lui manque l'amour, et de Dieu, et des autres, il n'a pas besoin d'un Sauveur. C'est pour cette raison que, dans l'évangile, les premiers à accueillir Jésus sont des pécheurs : ils n'ont pas de difficultés à reconnaître la nécessité qu'ils ont d'être rachetés. C'est cela, la véritable pauvreté : avoir besoin !

Un autre exemple éloquent est celui de **Zachée** (Lc 19, 1-10). Ce pécheur notoire, méprisé des habitants de Jéricho, ne pouvait pas s'imaginer que Jésus allait lui prêter attention. Il était petit, dans tous les sens du terme. Pourtant, c'est la conscience de sa petitesse qui l'a sauvé : il a couru à la rencontre de Jésus et a grimpé sur un sycomore pour le voir ! Et c'est lui que Jésus a remarqué. Le Christ ne voit plus que lui, il est, pour lui, comme la brebis égarée pour laquelle le berger abandonne les autres. Le Seigneur en marche vers sa Passion est comme attiré par cette disponibilité du cœur de Zachée, il s'arrête et laisse la foule pour aller le visiter. Car Zachée s'est fait mendiant et s'est laissé interpeller par l'amour, il a espéré un salut. Bouleversé par le regard de Jésus, il a eu la force de changer de vie.

Un dernier exemple, parmi beaucoup d'autres : **la visite de Jésus chez Simon le Pharisien** (Lc 7, 36-50). Une pécheresse fait irruption dans ce repas entre hommes et vient près de Jésus, elle le touche, pleure sur ses pieds tout en les essuyant avec ses cheveux. Jésus ne la rejette pas, mais loue son amour. Ne regardant ni le passé ni la condition sociale des personnes, il ne voit que l'amour. Le contraste entre l'attitude de cette femme et celle de Simon apparaît alors en pleine lumière : pourquoi le Pharisien ne montre-t-il pas à Jésus la même affection ? Parce qu'il ne se sent pas redevable comme cette pécheresse : il n'est pas pauvre. Elle, au contraire, n'a pas eu peur d'étaler sa misère aux pieds du Miséricordieux, devant tous les notables qui la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Devenir disciple de Jésus est, en effet, un art qui s'apprend au fil du temps, comme on apprend à jouer d'un instrument par un exercice quotidien, en « faisant ses gammes ». Luc nous en donne les conditions.

Se perdre pour se trouver

« Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. » (9, 23-24)

Ces deux enseignements sont repris en 14, 27 : *« Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas derrière moi ne peut pas être mon disciple »* et en 17, 33 : *« Qui cherchera à épargner sa vie la perdra, qui la perdra la sauvegardera. »* En fait, on trouve cette dernière phrase six fois dans les évangiles et elle est présente dans chacun des quatre : c'est sans doute la parole de Jésus la plus répétée, celle qui définit le programme du disciple. Il y a de petites variantes : par souci littéraire, la répétition des verbes est parfois évitée et Jean ouvre la sentence à l'éternité :

« Qui aime sa vie la perd ; et qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. » (Jn 12, 25)

Mais il ne fait qu'explicitier ce que tout le monde comprend. La vie, reçue comme un don, n'est pas un bonbon à consommer, elle peut et doit devenir un don pour les autres, c'est ainsi qu'elle devient prélude à l'éternité. Dieu appelle du néant à l'existence, non pour regarder la télévision ou se perdre dans son ordinateur, mais pour quelque chose de bien plus grand : la vie éternelle. Plus qu'une vie qui ne finit pas, c'est une vie pleine, remplie, débordante. Concrètement, dit Jésus, c'est en perdant le temps – qu'instinctivement, on se réserve égoïstement pour son plaisir –, en le consacrant à Dieu et à l'Évangile, qu'on

gagne, dès ici-bas, la vie éternelle. Créés « à l'image de Dieu », il faut, d'heure en heure, de choix en choix, lui « ressembler » par l'imitation du Christ.

On demande un jour à Jésus : « *Maître que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ?* » Jésus réplique :

« *Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu ?* » L'autre répond :

« *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.* »

Jésus lui dit : « *Bien répondu. Fais ainsi et tu auras la vie.* » (10, 25-28) Le problème réside dans le « tout », prononcé quatre fois. Pour avoir la vie, il faut aimer avec *tout* son être, le donner, l'offrir. L'amour de Dieu ne se contente pas de miettes, il est absolu et il est concret. Pour se justifier, le légiste demande qui est son prochain ; Jésus répond en racontant **la parabole du bon Samaritain** (10, 30-37). Il la termine en posant la question, non plus de savoir qui est le prochain, mais « *qui s'est fait le prochain de l'homme blessé* » (10, 36). Car telle est la vraie question : non pas « qui **dois-je** aider ? », mais « de qui me fais-je l'ami, de qui est-ce que je me rends proche ? » Jésus ouvre ainsi l'amour à un horizon infini et nous rend responsables de nos amitiés, de nos relations... en un mot, des autres. C'est cela, imiter Jésus : se perdre pour se trouver, pour réaliser la vocation à laquelle Dieu nous appelle. Avec le péché originel, je crois être la loi de mon propre bonheur et je voudrais y soumettre les autres. En suivant le Christ, le mouvement est inverse : j'apprends à me donner, à m'oublier, à ouvrir mon cœur.

Préférer Dieu

« *Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa*

mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple. » (14, 26)

« Préférer » est un mot fondamental de la vie spirituelle : il ne s'agit pas de tout détruire, de perdre ses amitiés, ses pensées et ses goûts, il s'agit de choisir son Ami. Jésus est exigeant. Son exigence est celle de l'amour véritable. En lui, Dieu est venu épouser l'humanité. Sur la Croix, il s'est livré à elle sans réserve. Choisir, aimer, épouser est une question de préférence. Celui qui aime pose des choix : pour un grand « oui », il faut beaucoup de petits « non ». Aimer Dieu, c'est le choisir pour son « tout », le préférer à tout. Celui qui aime va jusqu'à choisir les préférences de l'autre et les faire siennes. Il ne s'agit plus seulement de « faire la volonté de Dieu », mais de « choisir ce qu'il préfère ». Par le baptême, ce mystère d'amour se réalise en chacun : Jésus se livre à nous et nous nous donnons à lui, mais cette amitié doit être exclusive. C'est ce que nous renouvelons à chaque eucharistie : par la communion, nous ne formons qu'une seule chair avec lui. Une telle intimité n'est possible que si les deux parties ne se dérobent plus, mais s'appartiennent l'une à l'autre. Jésus s'étant lui-même offert totalement à nous et pour nous, il nous demande de le préférer à tout, même à notre propre vie... pour notre bonheur.

L'abandon confiant

« Je vous le dis : Ne vous faites pas tant de souci pour votre vie au sujet de la nourriture, ni pour votre corps au sujet des vêtements. La vie vaut plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. [...] Quant à vous, ne cherchez pas ce que vous pourrez manger et boire ; ne soyez pas inquiets [...], votre Père sait ce dont vous avez besoin. » (12, 22-30)

L'abandon à la Providence est un signe de la confiance des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

révéler les mystères de Dieu ? Au début de l'hymne, Jésus exprime sa joie parce que la volonté du Père est de tenir ces choses cachées aux savants et aux sages, et de les révéler aux petits (cf. Lc 10, 21). Dans cette expression de sa prière, Jésus manifeste sa communion avec la décision du Père qui révèle ses mystères à celui qui a un cœur simple : la volonté du Fils est une seule chose avec celle du Père. La révélation divine n'advient pas selon la logique terrestre, selon laquelle ce sont les hommes cultivés et puissants qui possèdent les connaissances importantes et qui les transmettent aux gens plus simples, aux "petits". Telle est la volonté du Père et le Fils la partage avec joie. Le *Catéchisme de l'Église catholique* dit : "Son tressaillement *Oui, Père !* exprime le fond de son cœur, son adhésion au "bon plaisir" du Père, en écho au "Fiat" de sa Mère lors de sa conception et en prélude à celui qu'il dira au Père dans son agonie. Toute la prière de Jésus est dans cette adhésion aimante de son cœur d'homme au "*mystère de la volonté*" du Père (Ep 1, 9) (2603)." [...]. L'évangéliste Luc introduit la prière avec cette remarque : "*Jésus exulta de joie dans l'Esprit Saint.*" (Lc 10, 21) Jésus se réjouit en partant de l'intérieur de lui-même, de ce qu'il a de plus profond : la communion unique de connaissance et d'amour du Père, la plénitude de l'Esprit Saint. En nous impliquant dans sa filiation, Jésus nous invite nous aussi à nous ouvrir à la lumière de l'Esprit Saint, parce que, comme l'apôtre Paul l'affirme, "*nous ne savons pas... prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède par des gémissements ineffables... selon les desseins de Dieu*" (Rm 8, 26-27) et il révèle l'amour du Père. Dans l'évangile de Matthieu, après l'Hymne de jubilation, nous trouvons un des appels de Jésus les plus poignants : "*Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et opprimés, et je vous donnerai le repos.*" (Mt 11, 28) Jésus demande de venir à Lui qui est la vraie sagesse, à Lui qui

est “*doux et humble de cœur*” ; il propose “*son joug*”, la voie de la sagesse de l’Évangile qui n’est pas une doctrine à apprendre ni une proposition éthique, mais une Personne à suivre : Lui-même, le Fils unique en parfaite communion avec le Père.

Chers frères et sœurs, nous avons goûté un moment la richesse de cette prière de Jésus. Nous aussi, par le don de son Esprit, nous pouvons nous adresser à Dieu, dans la prière, avec la confiance des enfants, en invoquant le nom du Père, “*Abba*”. Mais nous devons avoir le cœur des petits, des “*pauvres en esprit*” (Mt 5, 3), pour reconnaître que nous ne sommes pas autosuffisants, que nous ne pouvons pas construire notre vie tout seuls, mais que nous avons besoin de Dieu, nous avons besoin de le rencontrer, de l’écouter, de lui parler. La prière nous ouvre à la réception du don de Dieu, sa sagesse, qui est Jésus lui-même, pour accomplir la volonté du Père sur notre vie et trouver ainsi le repos pour les fatigues de notre chemin. »

La louange, à l’image de celle de Jésus ici (10, 21), d’Élisabeth et de Jean à la Visitation (1, 41-44) ou de Marie dans son Magnificat (1, 46-47), peut devenir un *tressaillement sous l’action de l’Esprit Saint*. Dans la plupart des passages où Luc montre Jésus en prière, l’Esprit Saint est mentionné : quelques lignes avant ou après, il y est fait allusion car on ne peut séparer l’Esprit de la relation au Père. Notre prière aussi est une ouverture à l’Esprit : c’est lui qui doit prier en nous. Pour prier, il faut se laisser habiter par l’Esprit. La prière adressée au Père fait jaillir l’Esprit en nous et autour de nous, comme une source vive. Dans la vie spirituelle, cette expérience fondamentale distingue la prière chrétienne de toutes les pratiques des autres religions.

6. Écouter Dieu dans le silence

Chez Luc, le grand enseignement sur la prière se trouve de 10, 38 à 11, 13. Il y a là un véritable petit traité d'oraison qui commence par l'exemple que nous donnent deux femmes : Marthe et Marie (10, 38-42). Ce texte précède immédiatement le « Notre Père ». Marthe est « *accaparée par les multiples occupations du service* » : elle est active, mais dispersée au-dedans d'elle-même par des préoccupations diverses. En revanche, « *Marie, assise au pied du Seigneur, écoutait sa Parole* » (10, 39), raconte Luc. Marthe s'insurge : « *Dis-lui donc de m'aider !* » Mais Jésus réplique : « *Elle a choisi la meilleure part* », « *l'unique nécessaire* ». La prière unifie le cœur, la considération et l'orgueil le dispersent (cf. 1, 51). La véritable attention est à la fois très paisible et tournée de toutes ses forces vers Dieu : « *de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit* » (10, 27). L'homme se perd souvent dans la multiplicité des préoccupations et des désirs, car « *les renards (les désirs) ont des tanières, les oiseaux du ciel (les pensées) ont leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer sa tête* » (9, 58)... en nous ! Il s'agit donc d'accomplir le premier commandement, fondement de la prière juive : « *Écoute, Israël !* » (Dt 4, 4), ce que le Décalogue traduit : « *Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi* » (Ex 20, 3). Mais écouter qui et quoi ? Le Père éternel dit, lors de la Transfiguration : « *Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le !* » (9, 35.) Jésus lui-même nous apprend à écouter sa Parole dans la parabole du Semeur (8, 5-8.11-15), car le terrain sur lequel est semée la Parole, ce sont nos cœurs. Prier, c'est écouter avec son cœur, écouter Jésus qui, par l'Esprit, conduit au Père, montre sa volonté, son amour, indique le chemin de chaque jour. Écouter ne veut pas dire forcément entendre quelque chose, mais être attentif : Dieu parle habituellement dans le silence, sans mots. Au cœur du cœur, il sème des graines : « *La semence, c'est la*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rappelle les exigences d'une vie missionnaire (9, 57-61) :

« Et tandis qu'ils faisaient route, quelqu'un lui dit en chemin : "Je te suivrai où que tu ailles." Jésus lui dit : "Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête." Il dit à un autre : "Suis-moi." Celui-ci dit : "Permetts-moi de m'en aller d'abord enterrer mon père." Mais il lui dit : "Laisse les morts enterrer leurs morts ; pour toi, va-t'en annoncer le Royaume de Dieu." Un autre encore dit : "Je te suivrai, Seigneur, mais d'abord permets-moi de prendre congé des miens." Mais Jésus lui dit : "Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu". »

Les renards, avec leurs tanières, nous l'avons déjà noté, sont le symbole des désirs qui rongent le cœur (cf. Ct 2, 15), les oiseaux représentent les pensées (Lc 8, 5 ; 13, 19). Le missionnaire doit être libre de cœur et d'esprit pour suivre Jésus, sans pouvoir, comme Lui, *reposer la tête* dans quelque refuge douillet. Il doit renoncer à tout retour vers ce qui est mort et ne conduit pas à Dieu, à toute nostalgie d'un passé révolu : homme d'avenir, il pose ses choix en fonction du Royaume de Dieu, les yeux fixés sur la vie éternelle.

La mission n'appartenant à personne et étant toujours ecclésiale, le Seigneur envoie ses messagers deux par deux. L'un complète l'autre et le soutient. Ils sont, ensemble et par leur relation, une cellule d'Église. C'est de la relation des disciples entre eux que jaillissent le témoignage et la fécondité de l'apostolat. Ils partent pour une moisson d'âmes à remettre au Père, ils ne travaillent pas à leur compte, mais leur joie, leur gloire consistent à être serviteurs du « Maître de la moisson ».

« Allez ! Voici que je vous envoie comme des agneaux au

milieu des loups. N'emportez pas de bourse, pas de besace, pas de sandales, et ne saluez personne en chemin. » (10, 5)

Fort de sa seule faiblesse, le croyant n'a d'appui qu'en Dieu seul. Paradoxalement, pour ce voyage, tant lors de l'envoi des Douze que pour celui des Soixante-Douze, le Seigneur indique ce qu'il faut laisser, non ce qu'il faut emporter : « *Rien, ni bâton, ni besace ; ni pain, ni argent, ni deux tuniques* », dit-il aux Apôtres ; « *pas de bourse, pas de besace, pas de sandales* », exige-t-il des disciples. On imagine mal une maman vérifiant ce que son enfant n'a pas pris pour son voyage ! La plus grande gêne pour une mission efficace, c'est justement la richesse : elle est un contre-témoignage flagrant. L'apôtre de la vérité ne peut s'appuyer sur « l'argent trompeur », il doit lui-même vivre ce qu'il annonce : la totale dépendance de Dieu, car tel est son Royaume.

« En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : « Paix à cette maison ! » (10, 7)

L'envoyé est un messenger de paix. La première salutation du Ressuscité a été : « *Paix à vous* » (24, 36 ; cf. Jn 20, 19-20) : le don du Christ Ressuscité, ce qu'il a gagné par sa Passion et offre le soir de Pâques dans son salut aux disciples, c'est la paix intérieure. En saluant une personne, on peut transmettre beaucoup de choses, et parfois l'amour même de Dieu, l'Esprit Saint. La salutation de l'Ange a bouleversé Marie, celle de Marie a touché le cœur d'Élisabeth. Témoigner signifie d'abord transmettre la paix et la joie par une certaine qualité d'attention à l'autre. « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ? », a dit Marie à Lourdes en s'adressant Bernadette pour la première fois. Et la petite bergère a été émue de s'entendre vouvoyer par la grande Dame : jamais personne ne lui avait parlé avec une telle délicatesse. Un seul regard, un mot

suffirait pour convertir les cœurs, si nous étions vraiment habités par la grâce, par la paix : « Accueille la paix intérieure et mille âmes autour de toi trouveront le salut », dit saint Séraphim de Sarov.

3. Le Royaume de Dieu

« *Il les envoya proclamer le Royaume de Dieu et faire des guérisons* » (9, 2) devient « *Ils (les Douze) annonçaient la Bonne Nouvelle et faisaient partout des guérisons* » (9, 6). Le Royaume de Dieu est donc l'équivalent de la Bonne Nouvelle : celui qui reçoit l'Évangile et le fait sien est déjà sujet du Royaume. Un peu plus loin, Jésus résume par deux fois le message des soixante-douze missionnaires : « *Le Royaume de Dieu est tout proche de vous.* » (10, 9 et 11)

Le Royaume de Dieu n'est donc pas un lieu. On ne peut le réduire à l'Église, à une communauté utopique ou au monde futur. « *Le Royaume de Dieu est au milieu de vous* » (17, 21), dit Jésus. C'est une manière de vivre qui rend sujets de Dieu ici et dès aujourd'hui, c'est l'imitation de Jésus. Le Royaume n'est pas un « ailleurs », un « au-delà » après la mort. Il est ici et maintenant. Il s'est « *approché de vous* », dit exactement Jésus. En fait, il parle de lui-même : en Jésus, le Royaume est devenu accessible, il est offert à tous et telle est « *la Bonne Nouvelle du Royaume* » que Jésus, le premier, a annoncée (4, 43 ; 8, 1).

Dans son livre *Jésus de Nazareth*, le pape Benoît XVI écrit :

« L'aspect nouveau et exclusif du message de Jésus consiste dans le fait qu'il nous dise que Dieu agit maintenant. C'est l'heure à laquelle Dieu, d'une manière qui dépasse toutes les précédentes, se révèle dans l'histoire comme son Seigneur, comme le Dieu vivant. »

Pour entrer dans ce Royaume aujourd'hui, il s'agit de se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'homme est invité à imiter dans sa relation avec ses ennemis : « *Soyez compatissants comme votre Père est compatissant.* » (6, 36) L'amour de Dieu se manifeste par un pardon empreint de tendresse et d'affection. Remarquons le parallèle avec le livre du Lévitique 19, 2 : « *Soyez saints comme je suis saint* », et la traduction différente qu'en donne Matthieu : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » (Mt 5, 48) Chez Luc, participer à la sainteté de Dieu, c'est se revêtir de la tendresse du Père et pardonner, alors que chez Matthieu, il s'agit de tendre à la perfection.

– Dans un sens très proche, on trouve l'expression « *entrailles maternelles* » (cf. Benedictus : 1, 78) (*rahamim* en hébreu, *splankhnè* en grec) et le verbe correspondant « être ému de compassion », car, dans l'Ancien Testament, Dieu a des « entrailles » qui se serrent en faveur de ses enfants (cf. Is 63, 15 ; Os 11, 8, etc.). L'expression est utilisée, chez Luc, en parlant de trois personnages : Jésus devant la veuve de Naïm qui pleure son fils unique (7, 13) ; le Samaritain face au blessé abandonné (10, 33) ; le père apercevant son fils, dans la parabole du fils prodigue (15, 20).

Jésus rapporte au Père éternel ce sentiment profondément humain, il l'apprend aussi aux hommes, dans les paraboles, et, surtout, il le fait sien lorsqu'il traduit en gestes de tendresse l'amour de Dieu qui sauve et pardonne : en Jésus, « *Dieu visite son peuple* » (7, 16 ; cf. 1, 78). Cette « Miséricorde » est l'attitude permanente de Jésus qui guérit les corps et les âmes. Il l'enseigne de manière éminente dans le chapitre 15.

Le modèle filial de cette miséricorde apparaît avec une force exceptionnelle dans la contemplation de Jésus sur la Croix. Luc est le seul évangéliste à évoquer Jésus implorant du Père le pardon pour ses bourreaux : « *Père, pardonne-leur, ils ne*

savent pas ce qu'ils font » (23, 34) et promettant le salut au « bon Larron » : « *Aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis.* » (23, 43) Luc remarque également le regard d'appel et de pardon que Jésus lance à Pierre après son reniement (22, 61), de même que la guérison de l'oreille du garde, lors de l'arrestation de Jésus (22, 51). Par la miséricorde, révélée en Jésus, Dieu nous apprend à devenir ses fils :

« Soyez miséricordieux... alors vous serez les fils du Dieu Très-haut, car il est bon, lui, pour les ingrats et les méchants. » (6, 35b)

3. Le Fils Prodigue, du tableau au texte (Luc 15)

Arrêtons-nous un instant devant le plus merveilleux texte de l'évangile sur la Miséricorde de Dieu : la parabole du Père et des deux fils. Pour cela, décryptons le célèbre tableau de Rembrandt. Face à ce chef-d'œuvre, comment ne pas être bouleversé ? Tous les détails de l'évangile sont magnifiés par le pinceau du maître, véritable commentaire en peinture.

Les trois paraboles de la miséricorde (Lc 15), propres à Luc, convergent vers cette scène. Une brebis sur cent s'était égarée et le berger a tout laissé pour la retrouver. Une drachme sur dix était perdue et la femme a balayé avec soin toute la maison. Un fils sur deux était parti et le père demeurait inconsolable... Parce que chacun est unique aux yeux de Dieu : tu n'es pas seulement un parmi d'autres, mais le bien-aimé de ton Père... même si tu ne le sais pas.

Demander « *sa part* » (d'héritage), comme fait le plus jeune fils, n'est-ce pas tuer son père ? Seuls les morts laissent un héritage à partager. Quitter son père, refuser d'être fils, confondre l'indépendance et la liberté, « *rassembler son avoir* » pour mieux perdre son être, n'est-ce pas le drame de toute vie ?

Le père ne dit rien, il laisse son fils libre. Il l'aime trop pour s'opposer à sa volonté, car on ne peut contraindre à aimer : il donne à son fils ce qu'il demande et le laisse s'éloigner. Infinie sagesse de Dieu face à la merveille qu'il a créée : des êtres libres, pouvant se perdre, mais aussi capables – par leur liberté – de devenir des fils ! Car on ne naît pas fils de Dieu, on le devient. Réaliser sa vocation à la sainteté, c'est justement cela :

« À tous ceux qui l'ont accueilli, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; ils ne sont engendrés ni du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. » (Jn 1, 12-13)

Le fils s'en va et dépense tout son bien, ce qu'il tenait de son Père et qui, en fait, avait fini par le séparer de lui. Il brade cela pour du néant : sa liberté est celle de la feuille séparée de son arbre, qui tombe en tourbillonnant et se dessèche. Loin de son Père, le fils tombe dans la misère, il devient serviteur. Pire, il sert les porcs. Même la nourriture des cochons ne lui est pas destinée, car, en raison de sa liberté, l'homme, lorsqu'il tombe, s'effondre plus bas que la nature animale.

« Alors, il rentra en lui-même. » N'être pas en soi-même, absent à sa propre conscience, perdu, éparpillé dans tout ce qui sollicite les sens, le cœur et la tête : voilà la source de tous les maux. Et voilà le salut : *« rentrer en soi »*. La faim et la souffrance peuvent ouvrir le regard intérieur de l'homme et le relier au Père, faire jaillir l'amour. Mieux vaut encore être un mercenaire dans la maison de Dieu que d'être loin de lui.

« Je me lèverai et j'irai chez mon père », pense le fils. Une décision vraiment libre remet en route l'homme prostré. La maison du père est enfin convoitée, désirée du plus profond du cœur... ou de l'estomac ! Mais qu'importe le motif initial, s'il réveille la détermination juste. Le désir devient acte : *« Se*

levant, il se mit en chemin. » Le voilà qui prépare ses mots, tout au long de la route il les répète... et son cœur, invisiblement, s'attendrit... « *Je lui dirai : "Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils, prends-moi comme un de tes serviteurs"...* » Quelle découverte : « *Je lui dirai : "Père !"* » Entrant en lui-même, cet homme a trouvé son père. Car, au plus profond de lui-même, il est fils, mais il le découvre seulement maintenant. Pour en prendre conscience, il fallait qu'il rentre au-dedans de lui. Lorsqu'un homme s'intériorise, il retrouve le lien avec son Père, son Dieu, les racines de son âme, il se relie à sa généalogie, à son origine. Puis il prend conscience de son péché, offense au Ciel et aux hommes : « *J'ai péché contre le ciel et contre toi.* » Il redécouvre alors son indignité, sa petitesse, et c'est là toute sa beauté : il est conscient qu'il ne mérite rien : « *Je ne mérite plus d'être appelé ton fils.* » Il retrouve du même coup l'idéal de tout être, cet idéal qu'il a trahi : être fils. Et c'est à cet instant, enfin, qu'il est vraiment l'enfant de son père... Un homme peut-il résister à quelqu'un qui s'écrie : « *Père !* » ? À plus forte raison, Dieu !

Le père, le premier, l'aperçoit. Car c'est l'amour du père qui appelait le fils, qui criait en lui. « ... *Fils d'Adam, fils de Dieu* », dit Luc au terme de sa généalogie du Christ. Tout homme, tout « fils d'Adam » – et le Christ lui-même en son humanité – est aussi, et surtout, « fils de Dieu ». Ce lien est inscrit au plus profond de son être. Nous ne sommes pas seulement génétiquement marqués par l'empreinte de nos parents et de nos ancêtres, mais surtout par celle de Dieu. Notre filiation divine peut être déchiffrée dans chacune de nos cellules et c'est pourquoi l'amour filial envers Dieu est toujours prêt à rejaillir au fond des cœurs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.